Studii de lingvistică 9, nr. 1, 2019, 189 - 206

Argumentation et vérité : le cas du discours sur la corrida

Argumentation and truth: the case of bullfighting discourse

Catherine Kerbrat-Orecchioni[1]

Abstract: The practice of bullfighting is, in France, the object of a violent confrontation between for and against camps. The controversy seems definitively doomed never to be resolved as the argumentation of both sides is rooted in irreconcilable values (aesthetic and ethic). A partial outcome (which clearly works in favour of campaigners against) can involve confronting arguments with the facts, the "beautiful" and the "good" being submitted to the "true". We shall consider from this angle the argument of "tradition" and also, the very different ways of representing the bull and, correlatively, the very specific type of interspecies interaction that bullfighting represents.

Key words: argument, bullfight, debate, ethic, truth, values.

1. Introduction

> Dans le genre saignant, il y a la chasse. Le débat sur la chasse, je veux dire (enfin, la chasse aussi, c'est du saignant, mais bon). Si vous voulez foutre le feu sur un plateau, faites venir des chasseurs et des écolos, ça marche à tous les coups. […] La chasse est l'avenir du débat. *Pour faire mieux, je ne vois que la corrida.* Vous voulez qu'on essaie ? Allez, je me lance. Personnellement, je déteste la corrida, j'ai horreur de la corrida, je vomis la corrida. Voilà, c'est parti. Ksskss ! (Alain Rémond, *Télérama* 2595, 6/10/1999 : 100)[2]

Ainsi la corrida fait-elle aujourd'hui figure, en France, de parangon au sein du vaste ensemble des sujets « clivants », et la virulence des affrontements que ce thème déclenche irait de pair, d'après Heinich (2017 : 316), avec l'« impossibilité à résoudre ce différend » : le débat serait en la matière définitivement bloqué, et l'on peut tout d'abord se demander pourquoi.

[1] ICAR, Université Lumière Lyon 2 ; catherine.kerbrat-orecchioni@univ-lyon2.fr.

[2] Dans cette citation comme dans les suivantes (sauf indication contraire), l'italique a été ajouté.

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

La première raison de ce blocage (mais qui n'est pas propre à cet objet) est qu'il est toujours difficile de démontrer qu'une argumentation est « correcte » ou au contraire « fallacieuse ». Comme l'ont bien montré certains spécialistes de l'argumentation tels que Christian Plantin ou Marianne Doury[3], même s'il n'est pas douteux que pour étayer une position donnée, tous les arguments ne se valent pas et ne sont pas dotés de la même force, les « sophismes » avérés sont très exceptionnels dans les argumentations naturelles. Dans le cas de la corrida, c'est bien en vain que les partisans de cette pratique (dorénavant Pro) et ses adversaires (dorénavant Anti) ne cessent de s'accuser mutuellement de pécher contre la logique[4] : le vrai problème est ailleurs.

Il réside essentiellement dans le fait que les échanges argumentatifs s'enracinent en réalité dans un socle de *valeurs* profondément divergentes – là encore ce phénomène n'est pas propre à la corrida, comme le montre magistralement Guerrini dans sa thèse intitulée *Les valeurs dans l'argumentation* (2015) ; mais il s'exacerbe dans le cas qui nous intéresse, où l'on voit s'affronter en une sorte de dialogue de sourds deux systèmes évaluatifs radicalement différents, que Heinich (2017) qualifie respectivement d'« esthétique » et d'« éthique », ce qu'elle résume par la formule qui sert de titre à un article antérieur (1992) : « L'esthétique contre l'éthique, ou l'impossible arbitrage : la tauromachie considérée comme un combat de registres ».

Il semble toutefois que cet arbitrage ne soit pas aussi impossible qu'il y paraît, si l'on prend en compte *un troisième registre* (quasiment absent de la réflexion de Heinich[5]), *à savoir celui du « vrai »*, qui est non seulement distinct de ceux du « beau » et du « bien », mais aussi doté d'un statut argumentatif bien particulier, étant donné qu'à partir du moment où une assertion apparaît comme étant une contrevérité manifeste, elle se trouve *ipso facto* invalidée, c'est-à-dire dépossédée de toute prétention à servir d'argument pour quelque thèse que ce soit. Pour prendre un exemple emprunté au débat non sur la corrida mais sur le végétarisme, l'argument « Hitler était végétarien » parfois avancé par les Anti est en soi un argument « faible » (comme l'est d'une manière générale l'argument dit « de la bonne/mauvaise compagnie »[6],

[3] Voir, entre autres, Plantin (1995) et Doury (2008, 2013).
[4] Mentionnons comme exemple la polémique qui opposa en 2010, par *Libération* interposé, Jean-Baptiste Jeangène Vilmer (31/08 : « Les sophismes de la corrida » ; 18/10 : « Descartes, la corrida et l'animal-machine ») et Francis Wolff (7/09 : « La vaine rhétorique des avocats des taureaux »).
[5] Guerrini (2015 : 380) le mentionne, quant à lui, en termes d'« axe épistémique ».
[6] Argument auquel n'hésitent pas à recourir les défenseurs de la corrida, par exemple Wolff (2010 : 49) : « Serait-il possible que Prosper Mérimée, Frederico Garcia Lorca, José Bergamin, Pablo Picasso, etc., ne soient que des psychopathes, des pervers assoiffés de sang ? ».

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

représenté ici sous sa forme négative), mais il s'écroule complètement (il perd totalement son statut d'argument) à partir du moment où l'on sait que cette affirmation est tout bonnement fausse et qu'il s'agit d'une « légende » (Caron 2013 : 301-302)[7].

Dans tout débat, et singulièrement dans celui sur la corrida, la prise en considération de certaines vérités factuelles change considérablement la donne. Après un bref rappel des argumentaires déployés de part et d'autre[8], on reconsidérera à la lumière de certaines données scientifiques (relevant de l'histoire, de la zoologie ou de l'éthologie animale) ceux des arguments mobilisés qui sont passibles d'une évaluation en termes de vrai/faux. Il se trouve en effet que c'est le cas d'arguments qui, loin d'être accessoires, occupent au contraire une place centrale au sein des « scripts argumentatifs »[9] élaborés de part et d'autre pour permettre de répondre à la question de départ : la corrida est-elle une bonne ou une mauvaise chose ?

2. Rappel succinct des argumentaires

2.1. La tradition culturelle

L'histoire est bien connue : c'est au nom de la tradition (notion à laquelle est aujourd'hui généralement associée celle mieux connotée de « culture ») que, par dérogation à la loi Grammont de1850 interdisant les violences publiques contre les animaux, la corrida a été légalisée en France dans les régions « à tradition taurine ininterrompue » – cet *argumentum ad antiquitatem* étant par exemple repris en ces termes par Manuel Valls (BFMTV-RMC, 11/09/2012) :

> Moi vous savez que c'est quelque chose que j'aime, ça fait partie de la culture de ma famille mais au-delà […], *il y a des traditions qui existent dans des pays et notamment dans le sud de la France et qu'il faut préserver*, dans un pays qui est en crise, avec des Français qui doutent sur leur identité, sur leur culture, tout ne peut pas se ressembler, *nous avons chacun besoin d'avoir des racines profondes […], ne les arrachons pas.*

Mais la controverse exploite surtout les dimensions axiologiques de l'esthétique, d'une part (dimension mobilisée exclusivement par les

[7] Caron reprend ici le résultat d'enquêtes menées par Rynn Berry et Élisabeth Hardouin-Fugier.

[8] Pour une analyse détaillée de ces argumentaires on ne peut que renvoyer au travail de Guerrini précédemment mentionné, dont la troisième partie est entièrement consacrée à la question de la corrida. Il met en évidence, à partir d'un corpus extrêmement riche et diversifié, la façon dont les Pro et les Anti conceptualisent et décrivent, évaluent, défendent ou dénoncent cette pratique éminemment controversée qu'est la tauromachie. Ce travail prolonge et développe une étude antérieure de Plantin (1990 : 319-332).

[9] Sur cette notion voir Plantin 2016 : 535-536.

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

Pro), et de l'éthique, d'autre part (dimension mobilisée surtout par les Anti mais aussi par les Pro, et véritable nœud du problème).

2.2. Arguments relevant de l'esthétique

> La corrida est créatrice de valeurs esthétiques inestimables. (Wolff 2010 : 75)[10]

La corrida comme « spectacle total », comme « art » et même « quintessence de l'art », un art à la fois classique et moderne, savant et populaire : l'idée est déclinée avec plus ou moins de lyrisme par tous les partisans de la corrida. Argument sur lequel on ne s'appesantira pas car tous les goûts étant dans la nature (on peut tout aussi bien estimer passablement kitsch l'esthétique des spectacles taurins, et rester insensible à l'exhibition de ce machisme à paillettes[11]), la vérité n'a pas son mot à dire à ce niveau. On notera simplement que le critère esthétique n'est pas totalement disjoint des autres – par exemple du critère éthique pour les Anti (difficile de trouver beau ce que l'on réprouve moralement), et du critère métaphysique pour les Pro, la beauté étant volontiers traitée en termes d'alchimie (Jean-Marcel Bouguereau, *Libération* 15/08/2012 :« Le torero crée de la beauté à partir de la charge brute d'un taureau sauvage et meurtrier » ; Wolff 2010 : 77 : « Il n'y a que la corrida pour créer cette beauté avec son contraire, la peur de mourir »), et associée au thème de la mort, virtuelle pour le torero mais bien réelle pour le taureau sacrifié, ce sur quoi Robert Solé ironise ainsi dans *Le Monde* (17/02/2009) :

> *Rien n'est plus beau qu'un taureau blessé, perdant son sang, lentement, devant une foule enthousiaste*. Vivement que la corrida rejoigne le tango argentin, le théâtre sanscrit et la tapisserie d'Aubusson parmi les merveilles qui, selon la charte de l'Unesco, méritent d'être « transmises de génération en génération »[12].

Chez les Pro, l'argument esthétique est également souvent assorti de considérations d'ordre éthique (comme s'il n'était pas véritablement auto-suffisant) :

---

[10] C'est au philosophe Francis Wolff que l'on doit l'exposé le plus exhaustif du script argumentatif mobilisé par les Pro (voir Wolff 2007 et 2010 – ce dernier ouvrage, intitulé *50 raisons de défendre la corrida*, se présente comme une sorte de *vade-mecum* destiné aux défenseurs de la corrida, qui sont aujourd'hui contraints de fourbir leurs armes face à l'intensification des « campagnes prohibitionnistes »).

[11] Voir les expressions « cette danseuse ridicule » ou « ces acrobates avec leur costume de papier » utilisées par Francis Cabrel dans « La corrida » (il est vrai que dans cette chanson, c'est le taureau qui est censé s'exprimer).

[12] Inscrite en 2011 à l'inventaire du patrimoine immatériel de la France, la corrida en a été radiée en 2016.

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

> La corrida n'est pas seulement un spectacle magnifique[13]. […] On peut la défendre car elle est moralement *bonne*. (Wolff 2010 : 7 ; italique d'origine)

2.3. Arguments relevant de l'éthique

Pas question de laisser les Anti occuper seuls le terrain de la morale. Du côté des Pro, la corrida sera décrite comme une école de bravoure, de sagesse et de stoïcisme, valeurs qu'incarne le torero, figure par excellence du héros positif, dans lequel se concentrent toutes les vertus (courage bien sûr mais aussi intelligence, adresse et maîtrise de soi) : c'est un « exemple de ce que nous voudrions pouvoir faire, un modèle de ce que nous aimerions pouvoir être » (Wolff 2010 : 73). Ainsi la corrida est-elle pourvue de remarquables qualités éducatives, permettant aux parents d'avoir avec leurs enfants des échanges fructueux, par exemple « sur les signes du rite » ou « sur la vie et la mort » (*ibid.* : 52) – bref : c'est un spectacle à tous égards *édifiant*, et de bout en bout « éthique », même si l'art de l'estocade a aujourd'hui tendance à péricliter, comme le reconnaît et déplore Jacques Durand en 2010[14] :

> L'art de l'estocade, comme celui du point-virgule, se perd. […] Bien tuer n'est pas qu'une question de technique, de courage, de respect. Il faut surtout, dit Ostos, « *un cœur gros comme ça* ». (*Libération*, 25/11/2010 ; italique d'origine)

Venant s'adjoindre au terme de « courage », celui moins attendu de « cœur » est ici synonyme de « générosité », laquelle consiste, pour le torero, à tenter d'abréger le plus possible, lors de l'estocade finale, par un geste habile et précis, les souffrances du taureau. Souffrances qui sont de toute façon longues, terribles et mortelles, rétorquent les Anti, dont c'est quasiment le seul argument à charge ; argument sur lequel nous allons donc nous focaliser, après avoir mentionné rapidement d'autres types d'arguments invoqués par les Pro, dont les argumentaires sont infiniment plus diversifiés, et malléables, que ceux des Anti[15].

---

[13] « Magnifique », c'est aussi le terme qu'utilise, mais non sans une bonne dose d'ironie horrifiée, Laure, la compagne de Georges Bataille, décrivant en termes glaçants, à l'intention de son correspondant Michel Leiris, la corrida à laquelle elle a assisté (le taureau tombant à genoux dans une énorme mare de sang, l'arène telle une « fosse à serpents »…), et concluant ainsi sa lettre : « Oui vraiment, ce jour-là, il eût mieux valu mettre le feu aux arènes. Peut-être était-ce très "magnifique" l'autre dimanche ? » (Laure 1977 : 107).

[14] Jacques Durand a assuré la page hebdomadaire « Tauromachie » du quotidien *Libération*, de son installation en 1987 jusqu'à son interruption brutale, en juin 2012.

[15] On a vu ainsi apparaître récemment une série d'arguments que l'on peut dire « écologiques » (voir Wolff 2010 : 39 *sqq.*).

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

2.4. Arguments à caractère symbolique et métaphysique

On regroupera dans cette rubrique toutes sortes de discours qui ne sont pas unanimement assumés par les thuriféraires de la corrida, mais qui ont en commun de chercher à l'ennoblir en la présentant, entre autres et en vrac, comme : une parade amoureuse aboutissant à une extase érotique (associant comme il se doit *eros* et *thanatos*), un rituel chorégraphique sacré, une cérémonie cathartique et expiatoire, un combat manichéen du bien contre le mal, une fête de transfiguration et de résurrection, un miroir de la condition humaine – sur la corrida comme *memento mori*, citons par exemple François Zumbiehl (*Libération*, 17/08/2010) :

> La corrida est l'expression vivante du mythe de Thésée et du Minotaure, y compris dans son épisode le plus sombre, celui de la descente aux enfers. […] L'estocade, quand le matador plonge l'épée dans « la croix » en fusionnant avec la bête, est le point culminant de ce séjour aux enfers. […]
> Le torero sculpte le temps, comme s'il pouvait s'en rendre maître, tout en sachant qu'il est vain de prétendre l'arrêter. Chaque seconde « templée » de toreo[16] est enveloppée par « cette mort paresseuse et longue », aussi poignante qu'une note musicale suspendue, ultime vibration du chant avant le silence définitif. […] L'homme pose un regard lucide sur le destin mortel qui le menace, par lequel il sait qu'il sera vaincu, mais qu'il a le courage de dévisager et de maîtriser autant qu'il est possible, en construisant avec lui une œuvre d'art.

En réponse à ce type d'évocation lyrique, les détracteurs de la corrida ont beau jeu de rétorquer qu'un meurtre rituel est néanmoins un meurtre, que le taureau est généralement la seule victime de ce cérémonial auquel il est à son corps défendant associé, et le seul à subir cette musicale et poignante « mort paresseuse et lente »…

Et nous voici de nouveau renvoyés à l'axe éthique, qui apparaît comme celui auquel sont subordonnés tous les autres types de considérations – même les « raisons économiques », que mentionne Wolff mais du bout des lèvres, et en ces termes :

> Même s'il est vrai que la corrida […] induit des dizaines de milliers d'emplois directs ou indirects, et constitue une source importante de revenus pour l'État ou les collectivités locales, *cet argument ne vaut rien si la corrida est immorale*, comme le sont, par exemple, le trafic de drogue ou celui des animaux protégés. *Nous nous plaçons ici sur le seul plan des valeurs*. (Wolff 2010 : 7-8)

[16] Terme espagnol désignant la tauromachie.

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

3. Les arguments confrontés aux faits

Parmi les arguments précédemment évoqués, certains échappent à toute évaluation possible en termes de vérité/fausseté, mais d'autres peuvent plus facilement être soumis à l'épreuve des faits.

3.1. Retour sur la tradition culturelle

La validité de l'*argumentum ad antiquitatem* est souvent contestée (ce n'est pas parce que l'on fait quelque chose depuis longtemps qu'on a raison de le faire, c'est au contraire souvent contre la tradition que se font les progrès sociaux, etc.). Mais pour ce qui est de sa vérité dans le cas de la corrida, on soulignera surtout le caractère fantaisiste de certains propos n'hésitant pas à parler à son sujet de « tradition multimillénaire » (André Viard), à moins qu'ils ne la fassent remonter à « la plus haute antiquité »[17], ou plus modestement au « siècle des Lumières » (Wolff 2010 : 48), ce qui permet aux *aficionados* de filer à qui mieux mieux la métaphore (en évoquant par exemple le fameux « habit de lumière » des toreros), mais n'en est pas moins inexact en ce qui concerne la France : on sait en effet que la corrida proprement dite n'y a été introduite qu'en 1853 à l'occasion du mariage de Napoléon III avec l'Espagnole Eugénie de Montijo, et légalisée seulement, après bien des péripéties, en 1951[18].

La « tradition ininterrompue » est donc en l'occurrence plutôt récente, or c'est sur cette seule considération que repose dans les régions concernées le caractère légal d'une activité considérée comme délictueuse (et passible de lourdes amendes) sur le reste du territoire français.

3.2. La représentation du taureau et du combat

Passons maintenant à un tout autre aspect du problème, mais sur lequel la vérité scientifique a également son mot à dire, à savoir la façon dont est représenté le principal protagoniste de cette interaction inter-espèces qu'est une corrida : le taureau.

Dans la représentation traditionnelle, l'interaction est vue essentiellement du point de vue des participants humains, c'est-dire que quand le taureau est pris en considération c'est exclusivement par rapport à la qualité de l'affrontement, donc du spectacle dans

[17] Entrefilet non signé, paru dans *Libération* du 30/05/ 2011, à propos de l'inscription de la corrida à l'inventaire du patrimoine immatériel de la France ; et pour ce qui est de la citation de Viard, voir note 24.

[18] Sur ces aspects historiques, voir le « Que sais-je ? » *La corrida* (Baratay & Hardouin-Fugier 1995).

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

lequel il se trouve bien malgré lui pris en otage. C'est dans cette perspective que s'inscrit la notion centrale de taureau *bravo*, le terme étant à prendre à la fois au sens technique (taureau élevé pour devenir un taureau de combat) et psychologique (il affronte le combat avec noblesse et vaillance, à la différence du taureau *manso*, qui est au contraire « fuyard », « intoréable » et « ne veut rien savoir des règles de la corrida »). Que l'animal soit caractérisé en termes positifs ou négatifs (il peut alors être qualifié de « couard », « paresseux », « fourbe », « truqueur », « vicieux », « douillet » voire « taureau pour dames »), c'est très généralement un psychisme humain qu'il se voit attribuer[19] ; mais il peut aussi, et parfois en même temps, être « fauvisé », c'est-à-dire présenté comme une bête sauvage et féroce, une brute épaisse, un monstre animé d'une seule passion : tuer. En tout état de cause, le discours des Pro repose sur l'idée d'un animal naturellement agressif, doté génétiquement d'un instinct combatif, idée sans laquelle la corrida n'aurait tout simplement pas de sens (Wolff 2010 : 19 : « Ce qui donne son sens à une corrida, c'est la combativité de l'animal »), et qui légitime du même coup la mise à mort du taureau : faire mourir en combattant un *toro bravo*, c'est respecter sa nature ; ce n'est donc pas immoral, bien au contraire :

> [Notre devoir est] de préserver leur nature *brava*, les élever dans le respect de cette nature, et *les tuer (puisqu'ils ne vivent que pour cela) dans le respect de cette nature*, et avec les égards qui siéent à l'animal respecté. (Wolff 2010 : 46)

Tout autre est le portrait du taureau qui ressort à la lumière des acquis de la zoologie, de l'éthologie et des sciences vétérinaires, pour qui même « bravo », un taureau est tout sauf un fauve assoiffé de sang :

> On peut simplement parler pour ces taureaux d'une réactivité plus forte, obtenue par sélection. Mais on ne peut soutenir que le taureau de corrida serait passé du camp des herbivores, par nature timorés, à celui des attaquants, par nature carnivores ! (Baratay 2012 : 229)

Dans cette deuxième perspective, l'analyste d'une corrida doit tenter, au lieu de projeter sa propre vision de l'évènement sur l'animal, de reconstituer le « point de vue » (aussi bien perceptif que cognitif et émotionnel) du taureau ; c'est-à-dire se demander comment le taureau voit (au sens propre) la scène et l'appréhende par l'ensemble de ses organes sensoriels, mais aussi comment il se la représente à partir de son vécu antérieur, et quelles sont les émotions qu'il éprouve et les souffrances qu'il endure.

[19] Baratay & Hardouin-Fugier parlent alors de « transcatégorialité ascendante » (1995 : 115-116).

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

Ce qui nous ramène au cœur du problème éthique, à savoir la question de la souffrance du taureau. Rares sont aujourd'hui les Pro qui se déclarent totalement indifférents à cette question, à l'instar d'Hemingway affirmant ne voir dans le taureau qu'un matériau propre à fabriquer un objet d'art, et ne pas ressentir pour lui « plus de sympathie que pour la toile qui porte la peinture, ou le marbre que travaille le sculpteur, ou la poudre sèche de la neige où le skieur creuse ses sillons » (1981 [1932] : 155). Mais ils vont s'employer à mettre en doute cette souffrance, ou à la minimiser par divers artifices discursifs, comme la distinction entre « douleur » et « souffrance » :

> Nous ne savons pas grand-chose de la douleur animale, *sans doute réelle*, même si l'on ne peut pas la comparer à la souffrance humaine puisqu'elle est instantanée et *n'est pas accompagnée de la conscience réflexive qui en accroît la détresse*. […] *Que pouvons-nous savoir de la souffrance du taureau* ? (Wolff 2010 : 23)

Sans qu'il soit ici nécessaire de convoquer le principe du « dans le doute, abstiens-toi », il se trouve que l'on sait aujourd'hui beaucoup de choses sur la douleur du taureau, et sur la conscience qu'il en a (sur sa souffrance donc)[20]. Ce qui permet à Baratay (2012 : chap. XIII) de décrire de façon quasi clinique, nombreuses références à l'appui, la succession des épreuves que le taureau doit subir depuis son transport en train puis en camion (entraînant « perte de poids, fatigue, crampes, état de faim », etc.) jusqu'à sa mort dans l'arène, en passant par l'enfermement dans les clos, l'angoisse du toril (sans parler de la pratique fréquente, extrêmement douloureuse et traumatisante, de l'afeitage des cornes), puis « le stress des arènes », « le choc des piques et des banderilles », « l'épuisement à la cape », et l'estocade finale – la description aboutissant à ce bilan :

> Au long de leur corrida, les taureaux reçoivent une série de lames dont les longueurs s'ajoutent et atteignent des valeurs considérables […], pas loin de 1,80 m. En raison de leur système physiologique, les taureaux ressentent obligatoirement cet enfilement comme une énorme douleur, comme le montrent des concentrations élevées d'enzymes, prolongée par un stress émotionnel créant une forte souffrance. (Baratay 2012 : 244)

S'il est peu douteux qu'on ne va pas voir une corrida pour jouir du spectacle de la souffrance d'une bête, il n'en reste pas moins que la bête est bel et bien martyrisée tout au long des « spectacles taurins sanglants », comme l'a reconnu récemment l'Ordre national

[20] Souffrance qui peut échapper à l'observateur non averti, car la règle chez les animaux-proies est de chercher à la dissimuler le plus possible en cas de menace grave, sa manifestation les rendant plus vulnérables vis-à-vis du prédateur.

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

des vétérinaires, en une formule sans appel malgré la conclusion en forme de litote :

> Les spectacles taurins sanglants, entraînant, par des plaies profondes sciemment provoquées, des souffrances animales foncièrement évitables et conduisant à la mise à mort d'animaux tenus dans un espace clos et sans possibilité de fuite, dans le seul but de divertissement, ne sont aucunement compatibles avec le respect du bien-être animal. (*Droit animal, éthique & Sciences* 91, octobre 2016 : 14)

Corrélativement à la représentation du taureau, c'est celle de la corrida dans son intégralité qui se trouve affectée par l'élargissement du cadre, la prise en compte du point de vue de l'animal, et la tentative de sortir d'une vision essentiellement anthropocentrique et anthropomorphique de l'évènement.

D'un côté, la corrida est représentée comme un combat chevaleresque et loyal entre des adversaires qui partagent les mêmes valeurs héroïques, et sont également impatients d'en découdre pour offrir aux spectateurs émerveillés un spectacle sublime – à cette différence près toutefois, que c'est seulement chez le taureau que cet héroïsme va jusqu'au sacrifice de sa vie, mais ce sort est si enviable que Simon Casas (cité par Guerrini 2015 : 341) peut s'exclamer, devant le spectacle de la *vuelta* (ce tour d'honneur qu'on offre à la « dépouille » avant de la livrer au boucher) :

> J'aurais aimé être cet être-là. Oui, j'aimerais qu'on me traîne dans l'arène par les cheveux. Surtout pas de minute de silence. Les enterrements des hommes sont d'une telle banalité !

De l'autre, il s'agit ni plus ni moins de la mise à mort programmée et savamment orchestrée d'un animal qui ne comprend rien à ce qui se passe, déploie diverses stratégies de survie, et endure de terribles souffrances jusqu'à l'estocade finale, indifférent aux ovations du public (ou aux huées) qui accueillent sa performance et accompagnent la sortie de son cadavre mutilé :

> Le taureau se moque bien d'être respecté comme un dieu s'il souffre et meurt dans l'arène. (Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, *Libération*, 31/08/2010)

Pour comparer ces deux types de représentations, il vaudrait la peine de reprendre certaines descriptions d'*aficionados* – par exemple celles-ci, prélevées dans le corpus des critiques taurines de Jacques Durand :

> Le toro évasif n'a pas le cœur à l'ouvrage. Il est distrait, il regarde la

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

> blonde lipostructurée dans le gradin et Béatriz d'Orléans dans son chic pantalon blanc cassé. De temps en temps il entre, sans envie particulière, dans ce que lui propose le torero puis pense à autre chose.
> […]
> Le taureau attend avec quelle impatience de collaborer à un chef d'œuvre, de vivre et de mourir son quart d'heure de gloire.
> […]
> La communion entre l'homme et la bête n'a pas cessé jusqu'au dénouement […], jusqu'au désir final de mourir […]. Un signe du taureau montre au torero qu'il veut mourir et c'est alors la transformation du fauve en héros.

et de les traduire à l'aide de la technique d'écriture proposée par Baratay (dans *Biographies animales*, Seuil, 2017) pour restituer le point de vue d'individus de diverses espèces animales engagés dans des interactions avec des humains. Le contraste serait saisissant entre les descriptions du critique taurin et celles que nous propose l'historien, ainsi dans le chapitre qu'il consacre au combat fameux entre Islero, le petit taureau presbyte, et Manolete, victime de sa maladresse face à un adversaire imprévisible. Au terme d'une reconstitution minutieuse, effectuée à partir des rares documents photographiques disponibles et sur la base de données zoologiques précises, de ce qui s'est *vraiment* passé (et qui n'a que peu de rapport avec une légende faite à la fois d'ignorance, d'indifférence au vécu de la bête, et de falsifications volontaires), Baratay peut en effet conclure (2017 : 117 et 120-121) :

> Ici comme ailleurs, les trois corridas, celle vue, construite, imaginée par le public, celle du torero et celle du taureau forment des vécus superposés qui se rejoignent parfois, s'ignorent souvent.
> […]
> Car Islero devient vite l'incarnation du « toro meurtrier », de la sauvagerie de ces bêtes, de la nécessité philosophique de la corrida où l'homme doit vaincre la force brute de la nature. […] Le petit taureau fuyant est même devenu sur internet une bête imposante de 495 kilos, qui aurait, dans sa furie, essayé d'encorner plusieurs fois Manolete à terre, et des films trafiqués, montrant d'autres taureaux, abondent en ligne pour le prouver ! La double négation, de ce qu'il était et de ce qu'il a subi, permet de remplacer sa réalité par une comédie humaine.

D'une manière générale, les faits démentent l'idée que la corrida serait un affrontement impitoyable mais loyal, d'égal à égal. Tout est fait au contraire pour que le taureau se trouve à tous égards infériorisé, en amont et, bien sûr, pendant le déroulement du spectacle, ne serait-ce que parce qu'il est seul contre tous, qu'il est « châtié » dès son entrée dans l'arène, et affaibli par les deux premiers tercios, afin que la dernière phase se passe au moindre risque pour le torero, tout

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

en maintenant l'illusion d'un risque réel – car à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, comme nous le rappelle Wolff. Mais quand il nous dit aussi que la corrida symbolise « le triomphe de la vie sur la mort » (2010 : 80), il est bien évident que la formule doit être ainsi complétée : « le triomphe de la vie *humaine* sur la mort *de la bête* »[21] (même si par une sorte de tour de passe-passe assez osé, François Zumbiehl peut écrire que cette mort « inéluctable » du taureau « représente aussi la nôtre, celle de tous les mortels »[22]).

C'est alors que les Pro dégainent leur argument philosophique massue : certes le combat est inégal, mais cette inégalité ne faisant que refléter l'inégalité ontologique entre l'homme et l'animal, la corrida est un spectacle profondément moral – c'est tout bonnement une leçon d'« humanisme ».

3.3. La question de l'humanisme

C'est encore à Francis Wolff que l'on doit la formulation la plus explicite de cette idée :

> C'est un combat à armes égales, la ruse contre la force, comme David contre Goliath. C'est aussi un combat à chances inégales, puisqu'il illustre *la supériorité de l'intelligence humaine sur la force brutale du taureau*. Mais que voudrait-on donc ? Que les chances de l'homme et de l'animal fussent égales, comme dans les jeux du cirque ? Tantôt l'un meurt et tantôt l'autre ? Serait-ce plus juste ? Ce serait en tout cas plus barbare ! La corrida est une cérémonie dont l'issue est connue d'avance : *l'animal doit mourir, l'homme ne doit pas mourir. Telle est la morale de ce combat*. Telle est l'éthique tauromachique : un combat inégal mais loyal. (Wolff 2010 : 28-29)

Passons sur la représentation manichéenne de la bête puissante mais stupide opposée à l'homme vulnérable mais intelligent – comme ce dernier est représenté en nombre et seul maître du scénario macabre, cela rend quelque peu contestable la première étape du raisonnement : l'intelligence étant supérieure à la force brute, il est normal que l'homme l'emporte sur l'animal. Mais l'essentiel vient ensuite : il est tout simplement impensable et il serait inadmissible que l'homme soit vaincu par la bête, étant donné qu'il lui est *par définition* supérieur. La corrida a pour finalité première d'illustrer cette conception philosophique de la relation homme/animal, et tous les procédés qu'elle met en œuvre pour assurer la réussite de la démonstration (procédés qu'il est tout de même difficile de considérer

[21] La proportion des décès de toreros par rapport à ceux des taureaux est aujourd'hui de un à quarante mille environ, la dangerosité de la corrida n'ayant cessé de diminuer au fil des ans (Baratay & Hardouin-Fugier 1995 : 108).
[22] *Libération*, 17/08/2010.

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

comme étant tous « loyaux ») deviennent du même coup légitimes, et « moraux ».

La controverse sur la corrida rejoint alors le grand débat contemporain sur la place de l'homme dans l'univers et sa relation aux autres espèces animales. La conception que revendique Wolff est celle, issue de la pensée chrétienne et perpétuée par la quasi-totalité des philosophes occidentaux jusqu'à une période récente, de l'homme régnant en maître absolu sur l'ensemble de l'univers, et d'une césure radicale le séparant des autres espèces[23]. Cette césure, qui doit d'abord être marquée dans le vocabulaire utilisé (d'où par exemple le refus d'admettre que le terme de « torture » puisse être appliqué aux sévices infligés aux animaux), explique aussi la tendance à ne pas considérer comme tout à fait légitime la compassion éprouvée envers les souffrances du taureau : en tant qu'être inférieur il ne mérite pas vraiment notre pitié (laquelle est dans un tel cas mal placée, et procède de la « sensiblerie »[24]) :

> Oui ayons pitié, sans doute : c'est essentiel à la communauté et constitutif de l'humanité. Mais *sachons discerner les objets de notre compassion*. (Francis Wolff, « Gare à l'idéologie animaliste. Faut-il interdire la corrida ? », *L'Humanité Hebdo*, 15/07/2007)

Cette conception largement dominante jusqu'à une époque récente est aujourd'hui battue en brèche par ceux qui dénoncent la « violence » de cet « humanisme métaphysique » (Rouget 2014), ou encore ces « discours sacrificiels » qui « dénient aux pratiques de mise à mort le statut d'actes criminels » (Llored 2012 : 27). Se situant dans une lignée plus darwinienne que cartésienne, ceux que Wolff traite d'« animalistes » récusent l'existence d'une « frontière absolue » entre l'homme et les autres animaux, le premier étant de par sa supériorité ontologique autorisé à en faire à sa guise envers les seconds livrés à sa merci :

> *L'invention, sans cesse contestée par la vie même, d'une frontière absolue entre les animaux et les hommes*, est directement responsable de ce qu'il y a de plus pénible dans l'humanisme, dès lors peu distinct d'un *narcissisme d'espèce* que l'on voit rebondir au long des âges. (Bailly 2013 : 9)

En remontant ainsi jusqu'aux fondements de la querelle sur la corrida, on peut avoir l'impression qu'elle relève *in fine* de valeurs et d'options philosophiques qui échappent à la problématique du vrai et du faux – sauf que même à ce niveau, la science a son mot à dire. En

[23] Sur cette « altière démarcation », voir Fontenay 1998 : 931 et *passim*.
[24] Ou de l'esprit « bisounours » (équivalent du terme de « sensiblerie » en usage sur les réseaux sociaux).

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

effet, les aptitudes de bien des espèces animales ne cessent aujourd'hui d'être revues à la hausse (grâce entre autres aux recherches menées en éthologie cognitive), qu'il s'agisse de leurs aptitudes langagières, intellectuelles, émotionnelles ou socio-culturelles, de leurs capacités d'adaptation et à créer des liens intra- et inter-spécifiques, de leur conscience réflexive, de leur aptitude à mettre en place des stratégies pour atteindre le but fixé, de l'existence au sein d'une même espèce de personnalités individuelles, etc. Il est aujourd'hui impossible d'affirmer sérieusement que « les animaux en général ne "choisissent" pas consciemment une conduite plutôt qu'une autre ; ils ne se fixent pas d'abord un but dans leur tête qu'ils chercheraient ensuite à atteindre par tel ou tel moyen adapté » (Wolff 2010 : 28), ou que, s'agissant du taureau, « il ne pense pas mais agit avec ses pulsions, l'homme avec sa passion et sa réflexion » (Simon Casas, cité par Guerrini 2015 : 425). De tels propos relèvent d'une conception si archaïque de l'animal, et l'écart est si grand entre le portrait que brossent du taureau les *aficionados* et celui qui ressort des études scientifiques actuelles, que pour reprendre la formule de Baratay (2012 : 228), « le discours tauromachique s'engage dans l'inaudible ».

4. Conclusion

Récapitulons : d'un côté, on exalte la beauté d'un affrontement héroïco-tragique illustrant la supériorité de l'homme sur la bête (une bête par ailleurs fortement anthropomorphisée). De l'autre, on stigmatise la cruauté du traitement infligé à un être « sentient », instrumentalisé par l'homme à des fins purement hédonistes, et manipulé (dans tous les sens du terme) tout au long d'un spectacle où les jeux sont faits et les dés en grande partie pipés.

On est bien là face à un conflit de valeurs, concernant non seulement l'importance relative accordée aux considérations culturalo-esthétiques *vs* éthiques mais aussi, plus fondamentalement, deux conceptions philosophiques divergentes sur la relation homme/animal. Mais si ce conflit relève essentiellement du registre de l'*opinion*, celui des *faits* s'y trouve également impliqué à plus d'un titre. On a vu que le rappel de certaines vérités de nature historique ou zoo-éthologiques, dont il faut reconnaître qu'elles apportent de l'eau au moulin des Anti plus que des Pro, portait de sévères coups de butoir à l'argumentaire des thuriféraires de la corrida[25], dont le discours est

[25] Signalons au passage cet autre procédé efficace : le recours à l'humour et à la dérision – voir par exemple la vidéo de la FLAC « Renvoyons la corrida à l'ère des dinosaures » : https://www.youtube.com/watch ?v=zh1kwIePJoy, ou la désopilante interview d'André Viard par Guillaume Meurice (« La Corrida-Le Moment Meurice »), qui s'achève sur cette conclusion : « […] le fameux ridicule qui ne tue pas, contrairement à la corrida » (il est vrai que l'ancien matador ne brille pas par son habileté à défendre cette « tradition multimillénaire ») : https://www.youtube.com/watch?v=9_RU_eE5hao.

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

aujourd'hui fragilisé par l'évolution des savoirs et de la sensibilité – il y a fort à parier que la plupart de ceux et celles qui assistent « innocemment » à une corrida verraient leur plaisir quelque peu gâché s'ils prenaient connaissance, avant de s'installer sur les gradins, de la description qu'Éric Baratay nous fournit, dans le chapitre du *Point de vue animal* consacré aux « jouets de spectacle », du long calvaire que le taureau doit subir dans l'arène avant que sa dépouille laisse la place à la victime suivante.

En tout état de cause, la principale leçon qui se dégage des considérations précédentes est que pour décrire une interaction quelle qu'elle soit, il faut commencer par la *voir*, et dans son intégralité – tout est une question de regard porté sur la scène du drame, ce qu'on illustrera par trois citations d'inspiration bien différente, qu'il serait superflu de commenter en détail.

• José Bergamin, propos tenus lors d'une conférence donnée à Madrid en 1961, mais qui, d'après Jacques Durand les rapportant dans *Libération* du 28/06/2012, « sonnent d'actualité » :

> Le toreo est une école, *un apprentissage des yeux par le regard*. Si le torero ne voit pas clairement ce qu'il regarde, il ne peut pas toréer. […] *Celui qui ne voit pas clair, c'est le taureau. Les détracteurs du toreo* (intellectuels ou sentimentaux, moralistes ou sociologues) *ne le voient pas parce qu'ils ne voient pas clair* ; parce qu'ils ne peuvent pas le regarder clairement, et de leur propre point de vue. Disons, sans vouloir les offenser, qu'*ils le voient avec des yeux de taureau, confusément*. […] *Ils sont offusqués, comme le taureau, par un instinct aveugle, obscur, impétueux, mortel*. Mais les corridas sont là, lumineusement, sous nos yeux.

On notera simplement, outre le fait que Bergamin fait aux détracteurs de la corrida le reproche (supposé offensant) d'épouser le point de vue du taureau, que celui-ci voit en effet de plus en plus confusément au fil du déroulement de la corrida, du fait des mauvais traitements qui lui sont successivement infligés (encolure lésée, ce qui l'empêche de maintenir la tête haute, épuisement, hémorragies, etc.).

• Jean-Jacques Baylac, propos rapporté cette fois encore par Jacques Durand dans l'article nécrologique intitulé « Jean-Jacques Baylac, le taureau perd un ami » (*Libération,* 30/12/2010) :

> On ne va pas aux arènes pour consommer du spectacle taurin, *on va scruter le combat d'un être unique, le toro*. Le torero, c'est anecdotique. On peut le revoir. *Le toro, lui, n'a qu'un quart d'heure pour dire sa vérité*.

C'est cette fois un *aficionado* passionné qui « voit » le taureau, et ne voit même que lui, mais pour une raison qui ne manque pas de surprendre, tout comme l'expression « sa vérité » (une vérité dont il est fort peu vraisemblable qu'elle soit vraiment celle du taureau).

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

• Aymeric Caron, appel au président de la République Emmanuel Macron (dans *Libération*, 17/05/2017) en réaction à l'investiture par LREM, pour les législatives de juin 2017, de Marie Sara, ex-torera à cheval et actuelle présidente des arènes des Saintes-Marie-de-la-Mer :

> *Regardez* à nouveau les images de la corrida, si vous l'avez jamais fait. *Observez* la lance du picador qui coupe les ligaments de la nuque pour que l'animal baisse la tête, cette lance qui insiste et revient. *Voyez* les banderilles colorées qui continuent l'ouvrage en déchirant la chair. L'animal agonise dans l'incompréhension de ce qu'il subit, tandis que le public exulte. Au bout d'un trop long quart d'heure, l'épée s'enfonce ensuite entre les épaules du supplicié, plusieurs fois si nécessaire, et un poignard dans le crâne l'achève s'il refuse de mourir. Il paraît que c'est de l'art, une métaphore de la mort, le combat de l'homme contre sa propre animalité, ou une foutaise de ce genre[26].

Je voudrais pour terminer évoquer un récit aujourd'hui tombé dans l'oubli, mais que j'ai relu récemment avec plaisir et intérêt : *Les clameurs se sont tues*, de Jean Denys (1957)[27], histoire d'une amitié partagée entre le jeune Leonardo et le taureau Gitano qu'il a recueilli, qui a grandi à ses côtés dans une hacienda mexicaine, et qui devient taureau de combat. Leonardo ne parvient pas à soustraire Gitano à l'épreuve du feu : un combat dans les arènes de Mexico, combat épique au terme duquel il est « indulté » grâce à l'entremise du Président en personne (que Leonardo rencontre *in extremis* dans le palais présidentiel lors d'une scène aussi émouvante qu'improbable).

Il apparaît encore aujourd'hui que ce récit apparemment naïf est non seulement édifiant mais aussi instructif, en ce qui concerne en particulier l'élevage de ces taureaux de combat et, par exemple, le fait qu'est absolument interdit tout ce qui pourrait préparer l'animal à ce qui l'attend dans l'arène, comme de le « travailler à la cape » (p. 73 : « personne ne peut toréer un taureau qui a déjà été travaillé à la cape et c'est pourquoi il y a une loi ») : à la différence des participants humains, le taureau doit débouler dans l'arène vierge de toute connaissance du scénario ; ce que rappelle aussi Wolff (2010 : 32) : « de toutes les façons, il ne pourrait pas "refaire" une autre corrida car, au cours du combat, il a trop appris ; il est donc devenu "intoréable" »[28] – ce rappel, censé servir d'argument au fait que « la mort du taureau est l'issue

[26] « Foutaise » se dit en anglais *bullshit*…

[27] Hachette, Bibliothèque verte. Ce récit a été rédigé par Jean Denys à partir du scénario du film *The Brave One* d'Irvin Rapper, sorti aux États-Unis en 1956, et en France en 1958 sous le titre *Les clameurs se sont tues.*

[28] Voir aussi sur cette question Baratay (2012 : 239) : « *Le temps que met l'animal pour découvrir les artifices et devenir "avisé" constitue l'étalon de durée de la corrida*, que les équipes se gardent bien de dépasser, et, *comme le taureau comprend assez vite*, plusieurs sont tués à la suite pour assurer une longueur suffisante au spectacle payant ».

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

nécessaire de la corrida », sonne en même temps comme un aveu involontaire, du fait que loin de manquer d'intelligence, le taureau apprend au contraire trop vite…

Mais le roman illustre surtout le fait que pour accéder empathiquement au vécu d'un animal, un moyen efficace peut être l'expérience mimétique[29]. Car la spécialité du jeune Leonardo est de « faire le taureau » lors de corridas simulées, et de le faire si bien (avec même, pour parfaire le jeu de rôles, un masque de taureau sur le visage) qu'il est surnommé « Toro » par son entourage. Jusqu'au jour où, pendant une mascarade de ce genre, il est blessé à l'épaule par son copain José armé d'une baïonnette en guise d'épée, et c'est alors que tout bascule. Leonardo éprouve une douleur atroce derrière la clavicule, n'aime pas du tout ça, et se dit que « les taureaux ne doivent pas aimer ça non plus ». C'est cette expérience douloureuse qui lui ouvrira les yeux sur la vérité du vécu de Gitano, et lors de l'épreuve finale que celui-ci devra affronter, il sera le seul en mesure d'accéder à la compréhension de ce que subit son ami dans l'arène :

> *Il n'y eut que Leonardo pour remarquer l'indicible stupéfaction éprouvée par Gitano devant cette douleur surgie en lui avec tant de virulence et de soudaineté*. Pour tous les autres spectateurs de la tienta, Gitano marqua simplement un arrêt parce que la pique le bloquait comme elle eût stoppé un wagon lancé sur des rails[30]. Mais *Leonardo fut le seul à reconnaître l'insoutenable douleur en un éclair. Il porta la main à son épaule gauche* et pensa que Gitano allait certainement flancher. (p. 144-145)

En fait, plus on avance dans la lecture de ce roman et plus il fait figure de réquisitoire contre la corrida ; réquisitoire formulé par différents énonciateurs auxquels je laisserai la parole en guise de conclusion :

- le bouvier Palma déclarant que « les corridas sont des jeux de fous. Ceux qui les organisent nous font croire que les toros sont des bêtes fauves qui ne pensent qu'à tuer » (p. 32) ; et que « c'est un crime que de sacrifier des bêtes aussi prodigieuses pour le seul plaisir d'une foule hurlante » (p. 123) ;
- le convoyeur de taureaux Salvador confiant à Léonardo : « Ces corridas m'exaspèrent. […] J'en ai plein les oreilles d'entendre crier la foule parce qu'un gars qui roule sur l'or plonge une épée dans le cou d'un toro » (p. 199) ; et reconnaissant malgré tout la virtuosité de ces sortes de prestidigitateurs que sont les toreros : « Je n'aime pas beaucoup ces hommes dorés, mais ils sont tout de même fameux. Ce sont des assassins, mais ils nous ont à chaque fois. C'est pour ça que je ne peux pas souffrir les corridas. *C'est un assassinat et ils arrivent à nous faire aimer ça* » (p. 243-244) ;

[29] Procédé dont l'ouvrage de Foster (2017) nous montre toutefois les limites.
[30] Nouvel avatar de l'animal-machine…

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)

• le narrateur, enfin, évoquant ainsi l'amitié naissante entre Leonardo et Gitano (p. 53) :

> A deux heures ils dormaient encore côte à côte, comme si la fraternité entre les hommes et les taureaux était la chose la plus naturelle au monde, et que personne n'avait encore songé à inventer sur cette terre *le tragique malentendu que l'on nomme corrida*.

Références bibliographiques

Bailly, J.-C. (2013), *Le parti pris des animaux*, Christian Bourgois, Paris.
Baratay, É. (2012), *Le point de vue animal*, Seuil, Paris.
Baratay, É. (2017), *Biographies animales*, Seuil, Paris.
Baratay, É., Hardouin-Fugier, É. (1995), *La corrida*, PUF (« Que sais-je ? »), Paris.
Caron, A. (2013), *No steak*, Fayard, Paris.
Denys, J. (1957), *Les clameurs se sont tues*, Hachette, Paris.
Doury, M. (2008), « Ce n'est pas un argument. Sur quelques aspects des théorisations spontanées de l'argumentation », *Pratiques*, 139-140, p. 111-128.
Doury, M. (2013), « Positionnement descriptif, positionnement normatif, positionnement militant », *Argumentation et Analyse du discours*, 11 (en ligne : http://aad.revues.org/1540).
Fontenay, É. de (1998), *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Fayard, Paris.
Foster, Ch. (2017), *Dans la peau d'une bête* (trad. Thierry Pelat), Jean-Claude Lattès, Paris.
Guerrini, J.-C. (2015), *Les valeurs dans l'argumentation. Conflits axiologiques et dimension axiologique des disputes,* Thèse de Doctorat en Sciences du langage (dir. Chr. Plantin), Université Lumière Lyon 2.
Heinich, N. (1992), « L'esthétique contre l'éthique, ou l'impossible arbitrage : la tauromachie considérée comme un combat de registres », *Espaces et Sociétés*, LXIX/2, p. 39-54.
Heinich, N. (2017), *Des valeurs. Une approche sociologique*, Gallimard, Paris.
Hemingway, E. (1981 [1932]), *Mort dans l'après-midi*, Gallimard (« Folio »), Paris.
Laure (1977), *Écrits de Laure,* texte établi par Jérôme Peignot et le collectif Change, Jean-Jacques Pauvert, Paris.
Llored, P. (2012), *Jacques Derrida. Politique et éthique de l'animalité*, Sils Maria, Mons.
Plantin, Chr. (1990), *Essais sur l'argumentation*, Kimé, Paris.
Plantin, Chr. (1995), « L'argument du paralogisme », *Hermès*, 15, p. 245-269.
Plantin, Chr. (2016), *Dictionnaire de l'argumentation,* ENS Éditions, Lyon.
Rouget, P. (2014), *La violence de l'humanisme. Pourquoi nous faut-il persécuter les animaux ?* Calmann-Lévy, Paris.
Wolff, F. (2007), *Philosophie de la corrida*, Fayard, Paris.
Wolff, F. (2010), *50 raisons de défendre la corrida,* Mille et une nuits, Paris.

BDD-A30240 © 2019 Facultatea de Litere din Oradea
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.170 (2026-09-08 21:29:11 UTC)